

# **DU CONGO 1964 AU ZAÏRE 1997: SIMILITUDES ET DIVERGENCES.**

*par Benoît Verhaegen*

La rébellion de 1964-1965 dans l'Est du Congo constitue l'essentiel de ce texte. La mise en parallèle avec les événements de 1996-1997 est suggérée; mais aucune réponse systématique n'est fournie. Ces événements sont en cours. Il est trop tôt pour identifier clairement les acteurs, leurs pratiques et les enjeux.

Avant d'aborder le sujet, il est utile de le situer rapidement dans le contexte plus général des changements qui affectent le monde actuel et l'Afrique en particulier.<sup>1</sup>

## **1. CHANGEMENTS DANS LE MONDE**

L'effondrement de l'empire soviétique et du communisme mondial, l'entrée de la Chine dans l'économie de marché et son abandon d'une stratégie révolutionnaire ont eu plusieurs conséquences sur l'évolution de la situation au Zaïre. Si il n'y a plus de soutiens internationaux actifs aux mouvements révolutionnaires comme en 1964-1965, il n'y a plus non plus de croisade anti-communiste et de possibilités de chantage à l'aide pour lutter contre le communisme. Ce qu'un régime comme celui de Mobutu a gagné dans la disparition de la menace révolutionnaire externe, il le perd d'un autre côté en ne pouvant plus compter sur une aide occidentale inconditionnelle.

Le monde bi-polaire de 1964 a laissé place à une hégémonie américaine incontestée qui paralyse même la politique étrangère de ses alliés occidentaux. Au Koweït, en Somalie, en Yougoslavie, au Rwanda ou dans le commandement de l'OTAN en Europe on peut mesurer les dérives totalitaires de cet impérialisme cynique et sans partage.

Même les interventions de organisations internationales sont réduites à la portion congrue ou ne s'exercent que sous la tutelle des Etats unis et à leur profit.

Jamais depuis l'échec de la Société des nations avant 1940 on a assisté à un tel triomphe du laissez-faire, laissez la violence s'installer, laissez les peuples se massacrer et le droit du plus fort s'imposer. En parallèle et en compensation dérisoire s'est développée l'action humanitaire.

On comprend dès lors pourquoi les protecteurs traditionnels du régime Mobutu l'ont abandonné: non parce qu'il est corrompu, prédateur, générateur de violences et de pauvreté, mais parce qu'il est devenu économiquement stérile.

---

<sup>1</sup> Conférence prononcée à l'Institut de politique et de gestion du développement, RUCA, Anvers, 27 février 1997.

L'instabilité et le chaos au Zaïre ne sont pas l'exception en Afrique: de l'Algérie à l'Angola en passant par la Somali, le Rwanda et le Burundi on rencontre la violence et le meurtre collectif et des situations dramatiques de famine et de pauvreté. Tous sont des pays qui ont fait partie d'empires coloniaux. Il faut en tirer la conclusion qu'une réflexion sur l'Etat, le pouvoir, l'économie au Zaïre doit s'ouvrir à une dimension africaine et mondiale. Il ne faut pas faire de la spécificité zaïroise actuelle une malédiction ou une exception.

Ma troisième observation préliminaire porte sur la corruption croissante et l'incompétence des médias, alors que les progrès technologiques devraient pouvoir nous faire assister aux événements en temps réel et nous donner les informations nécessaires pour les comprendre.

La puissance des médias sur l'opinion et sur les décisions politiques s'accroît alors que les contenus sont de moins en moins fiables. Voici deux exemples de cette incompétence et de cette corruption: (1) Le montage de toute pièce des soi-disants massacres de Timisoara en Roumanie destiné seulement à détourner l'attention du massacre bien réel des époux Ceaucescu. Parmi les massacreurs il y avait des proches du pouvoir des dictateurs qui entendaient leur succéder après avoir supprimé leur complice gênant. Ce sont eux qui ont manipulé les journalistes occidentaux, pourtant bien informés que rien ne se passait à Timisoara; (2) La photo récente des trois guerriers nus dans les forêts de l'Est du Zaïre. Cette photo a fait le tour du monde mais avec des légendes différentes voire contradictoires: pour Le Soir il s'agissait de Hutus, pour Le Courier International de Banyamulenge donc de Tutsi et pour un journal anglais des célèbres guerriers MaiMai, qui sont, ont le sait depuis, des "jeunesses" Bahunde et Banyanga. La photo est probablement truquée. En 1964-65 il n'y a jamais eu des Simba paradant tout nus, le sexe à l'air. En choisissant de focaliser l'information sur ces trois personnages ridicules, les auteurs du montage et les journalistes qui leur ont emboîté le pas, entendaient disqualifier un camp et démobiliser l'opinion internationale. Quels que soient la cause que ces journalistes prétendaient défendre, le procédé est de toute manière répugnant et témoigne d'un racisme larvé.

## 2. PRÉCAUTIONS DE VOCABULAIRE

Nous utilisons deux termes ambigus et controversés: celui de rébellion et celui d'ethnie.

Pourquoi **rébellion** et non révolution? Ce choix est discutable. Il est rejeté aujourd'hui encore par l'ancien dirigeant de la rébellion de 1964-65, Gaston Soumialot qui revendique la qualité de Révolution pour son mouvement malgré son échec, mais il était accepté par Che Guevara pour qui les "Rebelles" sont les initiateurs de la révolution. Le terme n'a chez lui aucune connotation péjorative. Un point est clair cependant: l'étiquette d'une organisation ou les déclarations de ses dirigeants ne suffisent pas pour en faire un mouvement révolutionnaire.

Le terme **ethnie** est plus ambigu et sujet à controverses de fond. Nous pensons qu'il n'y a pas de fondement racial, génétique à l'ethnie pas plus qu'à la nation. Il n'y a fondamentalement qu'une seule race, la race humaine. L'ethnie certes existe - bien que le nom "peuple" puisse lui être substitué - mais elle est le fruit d'une histoire culturelle, sociale, économique, politique souvent, mais pas nécessairement et toujours complexe. Le phénomène d'ethnicité est également réel: un groupe découvre une appartenance ethnique à l'occasion d'un changement de ses conditions de vie (migration en ville, compétition électorale, guerre civile, etc...). Ce sentiment peut être plus ou moins durable et intense et varier selon les

circonstances mais il détermine des comportements. L'ethnicité est différente de l'ethnogenèse qui est la fabrication artificielle d'une ethnie pour les besoins d'une cause politique conjoncturelle. Le terme Banyamulenge<sup>2</sup> qui désigne au début un petit groupe de quelques milliers de pasteurs rwandais émigrés au cours du XIX siècle dans les montagnes de l'Itombwe au Sud-Kivu, a été utilisé ensuite pour désigner l'ensemble des Tutsi du Rwanda émigrés au Zaïre, c'est à dire plusieurs centaines de milliers de personnes. Le terme a donc été totalement détourné de son sens initial. Alors qu'il devait marquer la spécificité du petit groupe de Tutsi de l'Itombwe, immigrés de longue date et intégrés à l'économie de la région, pour les distinguer des vagues d'émigration plus récentes, il a par contagion successive désigné tous les émigrés Tutsi du Rwanda<sup>3</sup>. L'incompétence et la partialité des journalistes ont largement contribué à ce détournement de sens.

Notre comparaison entre la rébellion de 1964 et celle de 1997 porte sur trois points: (1) les conditions de démarrage de la rébellion en 1963/64, (2) les aides extérieures dont elle a bénéficié, (3) la tactique et la stratégie des rebelles.

### 3. LE DÉMARRAGE EN 1963/64

A partir de 1962 la création de 21 provincettes et la désignation de commissaires extraordinaires dans les régions contestées conduisent à la mainmise d'un pouvoir modéré dans l'ensemble du Congo et à l'exclusion des nationalistes dans tout l'Est du Congo. Des élus et des militants du MNC et leurs alliés se réfugient à Brazzaville ou au Burundi. Ils créent le Conseil National de la Libération. Le Congo, toujours sous la tutelle de l'ONU est coupé en deux politiquement: d'un côté une classe au pouvoir qui s'installe dans la corruption, le favoritisme ethnique et la désintégration nationale et une armée mutinée et prédatrice; de l'autre côté des nationalistes-unitaristes parés des vertus de l'opposition qui se proclament détenteurs de l'héritage de Lumumba. Ils sont soutenus de l'extérieur à partir de deux villes: Brazzaville et Bujumbura.

Au mois de janvier 1964 la rébellion muleliste éclate au Kwilu. Soumialot est envoyé à l'Est à Bujumbura pour y organiser un deuxième foyer de rébellion. Il est accueilli par les nationalistes congolais réfugiés au Burundi, par les Tutsi rwandais de l'UNAR de Rukeba également réfugiés depuis 1959, par des Tutsi burundais opposés au pouvoir du mwami et aussi par un noyau de communistes chinois qui ont choisi Bujumbura comme base de leur action de propagande révolutionnaire en Afrique centrale. Quatre futurs chefs de la rébellion y résident déjà ou disposent d'une base: Bidalira pour les Bavira, Marandura pour les Bifulero, Mutshungu pour les Babembe, Kabila pour les Baluba du Nord Katanga. Ces 4 personnalités peuvent contrôler toute la rive occidentale du Lac Tanganyika de Bukavu à Baudoinville.

Avec l'aide de cadres chinois leurs partisans reçoivent une formation politique et militaire; des émissaires sont envoyés au Congo-Brazzaville. La rébellion de l'Est éclate probablement de manière prématurée, début mai 1964 et Uvira tombe le 15 mai. La rébellion fait tâche d'huile et conquiert en quelques jours les territoires montagneux des Bifulero et la région de Fizi-Baraka, fief des Babembe. Les rebelles sont quelques dizaines au début. Ils

---

<sup>2</sup> Mulenge est un petit village de la zone d'Uvira, au pied d'une montagne du même nom.

<sup>3</sup> Au sujet de l'ethnogenèse des Banyamulenge, voir *Conflicts au Kivu: antécédents et enjeux* sous la direction de F. Reyntjens et S. Marysse, Anvers, décembre 1996.

recrutent sur place parmi les “jeunesses” et les militants nationalistes. Début juin ils sont quelques centaines. Soumialot et Kabila débarquent sur la rive occidentale du Lac.

Bukavu au Nord a repoussé les premières tentatives d’infiltration rebelle. Deux voies s’ouvrent aux rebelles: l’Ouest vers le Maniema, le fief de Soumialot et le Sud vers le Nord-katanga, fief de Kabila. Il s’agit de deux régions totalement acquises aux nationalistes depuis 1960, le Maniema au MNC le Nord-katanga à la Balubakat. Les forces rebelles sont littéralement aspirées dans ces deux directions vers Albertville et Baudoinville sous la conduite de Kabila, vers Kasongo et Kindu sous la conduite de Soumialot.

C’est durant cette première phase de marche victorieuse qu’est mise au point la tactique de l’APL: préparation de l’accueil populaire par l’envoi d’émissaires, immunisation magique des Simba et liquidation violente des opposants.

Ce qu’il faut retenir de cette période de démarrage, c’est qu’il ne s’est pas réalisé dans un vide politique, uniquement par des forces venues de l’extérieur; mais parmi une population favorable et appuyé sur des structures politiques locales complées. Les Simba sont accueillis en libérateurs par la masse qui attend d’eux une “2° indépendance” et la fin des prédatons exercées par le pouvoir en place. L’armée informée à l’avance de l’arrivée des Simba, s’enfuit parce qu’elle croit à la supériorité magique des Simba et elle pille par ce qu’elle n’est pas payée, mais elle n’est pas encore rodée au pillage total comme elle le sera en 1996-1997. Les fonctionnaires et les politiciens terrorisés par le sort qui les attend et qu’on leur annonce, abandonnent leur poste quand ils le peuvent; ceux qui ne le peuvent pas sont massacrés, sauf s’ils appartiennent à l’opposition nationaliste ou à une ethnie proche de l’Armée Populaire.

#### **4. LES AIDES EXTÉRIEURES**

Au moment du démarrage de la rébellion, l’APL ne bénéficie pratiquement d’aucune aide extérieure matérielle.

C’est à partir d’octobre 1964 dès avant la prise de Stanleyville que l’aide matérielle en armes et munitions commence à se manifester. Elle vient de l’Union Soviétique et de la Chine, mais aussi des pays africains du groupe de Casablanca: l’Algérie, l’Egypte, le Soudan, le Mali. L’Ouganda et la Tanzanie favorisent le transit de matériel et l’hébergement des militants et des dirigeants. Mais il n’ya pas d’aide en hommes sauf celle de quelques Tutsi rwandais recrutés dans les camps de réfugiés au Burundi et au Zaïre. Le plus célèbre de ces Tutsi est Jérôme Katarebe qui devient conseiller militaire puis chef de cabinet de Soumialot à Stanleyville.

L’aide en matériel de guerre mais aussi l’hébergement et la formation militaire s’accroissent après le parachutage du 24 Novembre sur Stanleyville, tant via l’Ouganda et le Soudan que la Tanzanie.

En 1965 le nombre de Tutsi rwandais engagés dans la rébellion augmente. Ils sont toujours recrutés dans les camps de réfugiés et sont contonnés à proximité du lac. Ils participent peu aux opérations.

Les Cubains conduits par Che Guevara débarquent le 24 avril 1965 à Kibamba. Ils sont

Arrêtons-nous à ces deux types d'aide extérieure en hommes: les Tutsi rwandais et les Cubains.

En 1964 on estime le nombre total des Banyarwanda au Congo entre 300.000 et 400.000 dont une partie seulement dans le Sud-Kivu. Les Banyarwanda émigrés peuvent être distingués selon la période de leur arrivée au Congo en 3 catégories principales<sup>4</sup>:

(1) Ceux arrivés avant la colonisation; ils s'établissent en ce qui concerne le Sud, sur les hauts plateaux de l'Itombwe. Il s'agit de pasteurs fuyant le régime du Mwami de l'époque à partir de 1855 ou même avant. Ils vivent en paix relative et en relations économiques de troc avec les Bafulero et les Bavira qui sont leurs voisins. Ils sont quelques centaines vers 1900, quelques milliers au moment de l'indépendance. Un petit groupe s'est localisé à Mulenge, une localité et une rivière en territoire Fulero. Tous ont le désir de s'implanter définitivement au Kivu.

(2) Pendant la colonisation, l'immigration spontanée des Banyarwanda continue, mais à cela s'ajoutent à partir de 1937 des transplantations de populations organisées par l'administration coloniale pour fournir de la main d'oeuvre aux mines et aux plantations. Ces immigrés sont plus ou moins bien intégrés à la population locale, surtout ceux ayant immigrés spontanément souvent accueillis par des membres de leurs familles. On estime leur nombre entre 170.000 et 200.000.

(3) La troisième catégorie de Banyarwanda sont des réfugiés arrivés à la suite du soulèvement Hutu de novembre 1959 et des représailles de fin 1963. Une partie est hébergée dans des camps au sud-Kivu à Uvira notamment; d'autres dans les pays voisins. Ils ne sont pas intégrés, sont nourris par la Croix-Rouge et le HCR et la plupart ont pour seul espoir de pouvoir rentrer un jour dans leur pays, le Rwanda. Certains s'y préparent.

Dès 1961 les Tutsi rwandais réfugiés au Burundi organisent des groupes militaires d'infiltration vers le Rwanda. Ils sont appelés: les Inyenzi. Ils échouent de peu devant Kigali en 1963. Ils bénéficient de la complicité de la fraction radicale des dirigeants du Burundi, du soutien des pays du groupe de Casablanca et également de la Chine dont l'ambassade à Bujumbura devient la plaque tournante de la politique anti-occidentale en Afrique centrale. La coopération chinoise sera interrompue en janvier 1965 suite à l'assassinat par un réfugié rwandais du premier ministre du Mwami, Pierre Ngendandumwe. L'ambassade de Chine est fermée.

La rébellion de 1964 donne une nouvelle occasion aux Banyarwanda réfugiés au Congo de rentrer dans leur pays en vainqueur. Cependant au début leur engagement militaire sur le terrain aux côtés des Simba est très faible. On cite un contingent d'une trentaine de combattants ainsi que le rôle de Jérôme Katarebe, qui accompagne Soumialot à Stanleyville en tant que chef de cabinet. Un accord de collaboration est signé à Albertville le 31 juillet 1964 entre le président de l'UNAR, François Rubeka et Soumialot. L'alliance est dirigée explicitement «*contre les gouvernements fantoches impopulaires de Kasa-Vubu et de Kayibanda*»<sup>5</sup>. L'accord précise que l'Armée de Libération Rwandaise lutte avec l'Armée Populaire de Libération du Congo.

---

<sup>4</sup> A ce sujet voir l'excellente étude *Conflits au Kivu: antécédents et enjeux* du Centre d'étude de la région des Grands Lacs, op.cit.

<sup>5</sup> Le protocole d'accord est publiée dans *Rébellion au Congo*, Tôme I, p. 501.

La participation effective des Tutsi rwandais à la rébellion congolaise se développe dans la mesure où l'assistance étrangère à la rébellion et surtout la fourniture des armes s'accroissent à partir d'octobre et novembre 1964. Les unités rwandaises basées au Congo demeurent cependant indépendantes du commandement révolutionnaire congolais. Elles possèdent leurs propres bases, leur cadre officier et une stratégie spécifique. Localisées non loin du lac Tanganyika, elles ne participaient pas aux combats à l'intérieur du pays. Leur principal objectif était le ravitaillement en armes.

Lorsque les Cubains débarquent au Congo fin avril 1965, les Tutsi rwandais localisés dans le Sud-Kivu, déclarent être au nombre de 4.000 prêts à combattre et demandent un armement et un encadrement en rapport avec ce chiffre. Leurs effectifs déclarés étonnent les Cubains. En réalité ils sont à 700 à 800 organisés et armés pour le combat. Ils sont peu présents à la base de Kibamba, sauf au niveau des réunions d'Etat-major et à l'occasion du partage du ravitaillement et de l'armement. Ils contrôlent 2 ou 4 bases ou "fronts" à l'intérieur, entre autres celle, importante, de la centrale de Bendera.

Les négociations entre Tutsi rwandais et rebelles congolais ayant pour objet de définir les droits et devoirs des deux partenaires ont progressé. Selon un rapport de l'Armée Nationale Zaïroise une réunion se serait tenue au Burundi entre le 15 avril et le 15 mai 1965<sup>6</sup>. La première partie de la réunion fut consacrée à la préparation d'une attaque générale prévue pour la fin juin visant la destruction des centrales, des ponts et des bâtiments publics; le projet fut partiellement exécuté par l'attaque de la Centrale de Bendera fin juin réalisée par les Tutsi et par les Cubains. La deuxième partie de la réunion eut pour objet - en voici les termes - *«un acte signé entre les rebelles congolais, d'une part, et les rebelles rwandais d'autre part. Les rebelles congolais, après plusieurs réclamations de la part des rwandais, ont, en récompense des services que les rebelles tutsi ont déjà rendus et ceux qu'il rendront, promis aux Tutsi les territoires des Babembe, des Bavira jusqu'au Rutshuru. Tous ces territoires seront propriétés des Tutsi en cas de victoire et ceux-ci (les Tutsi) sont d'accord avec cette proposition, ces territoires étant nécessaires à leurs besoins (élevage).»*

On peut tirer les conclusions suivantes de ce document dont les informations principales proviennent d'un réfugié tutsi transfuge: (1) Une attaque générale se prépare pour la fin juin, associant Rwandais et Congolais; (2) Les Tutsi reçoivent pour prix de leur collaboration, les territoires congolais proches de la frontière où il y a déjà des colonies importantes d'immigrés tutsi.<sup>7</sup>

Les Cubains font des Tutsi leurs partenaires privilégiés. Lorsque Kabila qui dirige en 1965 la rébellion de l'Est à partir de Dar es Salam et Kigoma demande à Guevara d'attaquer la Centrale de Bendera au nord d'Albertville, Guevara ne sera aidé que par un contingent de 200 Tutsi, dont la plus grande partie se débanderont d'ailleurs au début de l'attaque.

En dehors des Tutsi rwandais le seul appui extérieur en hommes à la rébellion est donc le contingent cubain sous le commandement de Guevara. Ils seront 120 en tout, tous noirs à la demande de Soumialot, sauf 4 blancs dont 2 médecins. Arrivés le 24 avril 1965 ils

---

<sup>6</sup> Renseignements sur le Burundi, *Annexe au Bulletin de Renseignement de l'ANC*, n° 3, 11 juin 1965, p. 2.

<sup>7</sup> Ces revendications territoriales tutsi ressemblent fort à celles dont la presse fait état depuis 1996 à l'occasion des interventions du Rwanda, de l'Ouganda et du Burundi dans l'Est du Zaïre, mais aujourd'hui il ne s'agit plus d'un prix payé pour une collaboration, mais de droits dits légitimes. Des démentis viennent régulièrement contredire cette éventualité.

réembarquent le 21 novembre pour Kigoma. Leur intervention fut, selon les mots de Guevara, un échec et ne changea en rien l'issue de la rébellion.

Il n'y a eu ni Chinois, ni Algériens, ni Egyptiens parmi les rebelles sur le terrain.

## **5. TACTIQUES ET STRATÉGIE DE L'ARMÉE POPULAIRE DE LIBÉRATION (APL)**

Les victoires de l'APL en 1964 sont fulgurantes. Elle conquiert en moins de 3 mois la moitié du Congo, sans assistance étrangère, sans armement perfectionné, et sans entraînement militaire spécifique. Comment expliquer un tel succès?

Quatre points nous paraissent importants: (1) la préparation de l'accueil de l'Armée populaire; (2) l'utilisation très systématique de protections magiques réputées efficaces; (3) le rôle de la violence comme arme de terreur ou de persuasion; (4) le contrôle de l'ensemble du mouvement par un groupe ethnique solidaire et déterminé, les Bakusu-Batetela.

### **5.1. L'accueil de l'APL**

De Uvira à Albertville les Simba ont pu progresser pratiquement sans combattre. Durant ces quelques jours ils mettent au point des procédés et une stratégie qui leur garantiront des victoires faciles jusqu'au Nord du Congo; les réseaux politiques nationalistes anciens (partis politiques, "Jeunesses" et Femmes nationalistes), victimes de la répression anti-lumumbiste depuis 1962, sont remobilisés en les informant de l'arrivée prochaine des Simba. Ces noyaux organisent des maquis, capturent et cachent des armes, infiltrent l'administration et l'armée qu'ils démoralisent et promettent à la population l'avènement d'une deuxième indépendance. La population excédée par les prédations des militaires et des fonctionnaires ne peut qu'espérer le renversement du pouvoir établi et une deuxième indépendance.

L'arrivée des Simba est précédée plusieurs jours à l'avance par une réputation d'invincibilité chez les militaires et de terreur parmi la classe au pouvoir, créant la panique et la débandade des uns et des autres. Les personnes qui ont fui devant l'avance des Simba se chargent de diffuser cette réputation. Au dernier moment, souvent la veille de leur arrivée, les Simba téléphonent à leur prochaine étape ou envoient un messenger.

### **5.2. L'immunisation magique des Simba**

Le retour à des pratiques d'ordre magique ou religieux en vue d'obtenir une immunisation est une coutume fort répandue dans le monde et dans la plupart des sociétés africaines. Cela varie de la simple médaille dite miraculeuse que les bonnes épouses européennes cousaient au revers gauche (côté coeur) de la tenue militaire de leur mari partant à la guerre, jusqu'aux rituels et objets plus compliqués utilisés par les Simba en 1964-65.

Les rituels d'immunisation étaient composés de trois éléments bien distincts et ayant chacun une fonction différente: (1) le baptême ou cérémonie d'initiation à renouveler éventuellement sous des formes simplifiées; (2) les fétiches, amulettes ou gri-gri constitués

d'objets d'origine très diverses, et enfin (3) un code de conduite très précis et contraignant, garantissant l'efficacité des deux premiers éléments.

Le baptême ou cérémonie d'initiation existe dans toutes les sociétés sous des formes plus ou moins compliquées. Chez les Simba il consistait en aspersion d'eau appelée Mai Mulele, en scarifications sur le front et le corps. Les plaies étaient enduites d'un produit mélangé à du chanvre. Il était administré par un homme ou une femme âgée appelés Docteur ou Monganga, dont c'était la seule fonction.

Des objets fétiches, souvent emballés dans des lianes, étaient remis au moment du baptême. Ils étaient portés sur le corp ou cou, au bras et poignets, au jambes, sur le torse pour protéger la poitrine. La nature des objets était très variée: plantes, ossements, cendre, débris du corps humain. Les fétiches avaient un prix variant selon leur efficacité. Ils pouvaient être acquis en dehors du baptême. Le premier baptême revêt un caractère solennel. Il a lieu dans un local clos à l'abri du regard des civils. Il comporte les scarifications et l'épreuve de la machette: le "docteur" frappe sur la poitrine du nouveau Simba pour démontrer l'efficacité de l'immunisation. Pour renouveler l'immunisation - en cas de blessure ou de désobéissance au code de bonne conduite - seule l'aspersion avec de l'eau magique suffit. Ce baptême-là peut être administré collectivement en public, et parfois sur les lieux même des combats.

La fonction de l'initiation ou du premier baptême est double: d'abord faire entrer le candidat dans la société totalement fermée des Simba, close comme une secte ou une société secrète. Tous les combattants doivent s'y soumettre, même Olenga, même ceux qui ne combattent pas comme Soumialot parce qu'il y a risque d'attaques aériennes. A l'intérieur de la société Simba les différences ethniques, sociales ou d'âge sont censées être abolies. Une seule coupure existe et elle est totale. Elle oppose l'ensemble des Simba aux civils, y compris les autorités politiques rebelles qui n'ont pas été baptisées. L'entrée dans la société Simba par le rituel du baptême a pour effet spectaculaire de transformer brutalement l'individu. Il ne connaît plus ses amis; les parents deviennent des étrangers; les nouveaux Simba rencontrés dans la rue ont l'air absents ou hostiles aux civils. Ce phénomène d'aliénation au sens littéral du terme, se rencontre aujourd'hui dans certaines sectes.

La deuxième fonction du baptême et des Dawa est de persuader le nouveau Simba qu'il est invulnérable, que les balles ennemies ne peuvent l'atteindre parce qu'elles se changent en eau, ou mieux encore qu'elles retournent comme un boomerang frapper l'adversaire qui les a tirés. L'efficacité de l'immunisation est totale lorsque l'adversaire croit également à la supériorité magique des Simba. Il évite de viser les Simba qui avancent sans autre protection que leur Dawa de peur d'être atteint en retour. Il lache ses rafales d'armes automatiques en l'air et constate que les Simba ne tombent pas... ils sont donc invulnérables. La débandade est inévitable. Les Simba de leur côté font la même constatation: leur Dawa est efficace puisqu'ils ne sont pas touchés par les rafales adverses et la nouvelle étonnante se répand de part et d'autre.

Pour résister aux Simba il faut donc ne pas croire à la supériorité de leur magie; deux catégories de personnes n'y croient pas. D'abord, les guerriers de groupes ethniques réputés pour la puissance supérieure de leur Dawa et de leurs docteurs: Warega du Maniema, Bahemba de Kongolo, Basongye du Lomami, Ekonda de la forêt du Sankuru. Ils ont souvent arrêté sans combattre la progression des Simba dans tout le Sud de la zone rebelle. Deux pattes de chèvres croisées au milieu d'une chemin suffisaient à interdire la passage en territoire Songye.

Une autre catégorie de combattants n'y croyaient pas: les mercenaires et les colons. Ils arrêtaient les Simba à Beni et Bukavu et à Lisala dans l'Equateur.

Ce qui avait fait la supériorité des Simba au début, allait être quelques mois plus tard à l'origine de leur défaite et de massacres terrifiants. Je songe à l'hécatombe du pont sur la Lukuga à Albertville qui fit 400 morts ou à la conquête du Nord de l'Equateur et de la Province orientale par les mercenaires de Siegfried Mueller.

L'utilisation systématique du chanvre, fumé ou mélangé à de l'alcool, avant les combats renforçait l'effet des protections magiques et le sentiment d'invulnérabilité, mais aussi aggravait les massacres en face d'un adversaire qui n'y croyait pas et utilisait des armes modernes.

Lorsque les Simba subissaient des pertes, intervenait alors le troisième élément du rituel de protection: le code de conduite. L'immunisation ne fonctionnait que si les Simba respectaient des règles de conduite très précises; les unes étroitement liées au fonctionnement du rituel magique lui-même: éviter toutes relations sexuelles et même tout contact avec une femme nubile ou un non-Simba, ne pas toucher du sang, ne pas se laver, etc...; d'autres règles étaient d'ordre pratique ou tactique: avancer au milieu des chemins et non sur les côtés, ne pas tourner la tête et ne pas reculer au combat, ne pas voler, etc...

Certaines de ces règles avaient pour effet de maintenir la cohérence et la discipline parmi les Simba tant au combat qu'après.

Elles avaient également l'avantage d'expliquer les ratages de la protection, tant elles étaient difficiles à respecter dans la vie quotidienne. Les Simba morts étaient supposé avoir enfreint le code.

Lors de l'avance des Simba les observateurs ont été frappés par la présence de très jeunes enfants marchants en tête des troupes rebelles. Leur âge varie entre 8 et 12-15 ans. Ils n'ont pas d'armes à feu, mais des batons. Certains ont le grade de commandant et exercent un pouvoir effectif, parfois de manière cruelle. Pourquoi ces enfants, alors que pour le reste l'organisation militaire des Simba était calquée sur celle de l'Armée Nationale avec ses grades (cdt., major, colonel, général) et ses privilèges attachés aux grades supérieurs; ceux-ci bénéficiaient de protection magique supposée de meilleure qualité mais payée plus cher, (50.000 fr pour Olenga, 50 fr pour un simple Simba)?

Les enfants bénéficiaient d'une protection magique beaucoup mieux garantie du fait qu'ils étaient impubères et n'avaient pas de relations sexuelles avec des femmes. Leur grand courage et la crainte qu'ils inspiraient étaient fondés sur cette conviction d'immunité. Leur présence parmi les rebelles était ressentie par les soldats de l'ANC comme le symbole de la supériorité des Simba.

### **5.3. L'utilisation systématique de la violence**

Malgré la rapidité de leur succès et l'inexistence d'une résistance organisée, les rébellions de l'Est du Congo furent, dès le début et partout, violentes et sanglantes. Il y eut quatre sortes de violences: les massacres qui suivaient immédiatement la prise d'une localité, les assassinats sporadiques et non contrôlés qui se firent de plus en plus nombreux à mesure que l'organisation rebelle se détériorait, les exécutions organisées publiques et les exécutions organisées non publiques.

La signification des massacres des premiers jours à Kindu, à Stanleyville, à Paulis est difficile à dégager: s'agissait-il de l'élimination systématique et préparée d'avance des membres de la classe au pouvoir (parlementaires, haut fonctionnaires, dirigeants de partis politiques)? Des listes de personnes à supprimer avaient été dressées à l'avance, mais les massacres furent beaucoup plus importants. Ces violences initiales ne pouvaient pas non plus être interprétées comme des actes de vengeance ou de colère populaire car les tueries furent toujours exécutées - sauf celles de Kindu - par des Simba venus de l'extérieur et qui ne connaissaient pas leurs victimes. Les Simba tuaient ceux qui leur étaient livrés par les "jeunesses" du M.N.C. ou par les femmes nationalistes; d'autres victimes se désignaient elles-mêmes étant trop bien habillées, ou ne pouvant exhiber leur carte de membre du M.N.C. Jamais la foule ne fit justice elle-même. L'assistance populaire aux exécutions publiques était nombreuse au début, mais obligatoire; elle décrut ensuite très rapidement. On ne signale pas de participation effective de la foule aux tueries proprement dites. Celles-ci étaient réservées aux Simba.

Il y eut, certes, de la part des Simba qui tuaient, une part de dévouement d'une agressivité longtemps contenue et exacerbée par les pratiques magiques, par le chanvre et par la guerre. Mais il est certain que ces massacres relevaient également d'une tactique préméditée qui avait pour but d'imposer un régime rebelle, par la terreur, en décapitant dès le début toute opposition réelle ou potentielle et en montrant à l'ensemble de la population ce dont les rebelles étaient capables à l'égard de leurs adversaires. Les premières exécutions publiques concernaient presque toujours trois catégories de condamnés: des officiers de l'armée régulière, des hommes politiques ou des hauts fonctionnaires et des voleurs. Ainsi les crimes politiques et le vol des deniers publics étaient confondus avec des délits de droit commun.

A défaut d'un programme politique élaboré et d'une doctrine politique explicite, les rebelles imposèrent une image rudimentaire de leur révolution par la suppression de son antitèse: "le politicien voleur qui a vendu le Congo aux Américains et le militaire qui a tué Lumumba". C'est en traits négatifs qu'ils tracèrent les contours de la société qu'ils voulaient créer.<sup>8</sup>

### **5.4. L'hégémonie des Bakusu-Batetela**

---

<sup>8</sup> A propos de la terreur utilisée comme système et doctrine politiques on peut évoquer cette épisode de la révolution française et le mot de Saint-Just: «*Ce qui constitue une république, c'est la destruction totale de ce qui lui est opposé.*»

Soumialot, un Mukusu de Kibombo organise la rébellion de l'Est dès janvier 1964 à partir du Burundi. En mai il bénéficie de l'appui des ethnies situées sur la rive congolaise du lac Tanganyika: Bavira et Bafulero d'abord, Babembe et Baluba du Nord-Katanga ensuite.

C'est lors de la prise de Kindu le 22 juillet 1964, que l'hégémonie des dirigeants Bakusu-Batetela s'impose sur le terrain. Ils assurent la discipline et la cohérence de l'ensemble, choisissent la stratégie et fixent l'objectif essentiel: la prise de Stanleyville, capitale du Lumumbisme et du nationalisme et celle de Bukavu, clé du Rwanda.

Après la conquête de Kisangani deux objectifs importants sont négligés: la conquête du Sud-Katanga et la jonction avec Mulele au Kwilu, au profit d'attaques massives et répétées sur Bukavu. Conduites par Olenga en août et septembre elles échouent et marquent le début de la fin de la rébellion. Faut-il déjà voir dans ce choix stratégique l'influence de Jérôme Katerebe, Tutsi rwandais, chef de cabinet de Soumialot plus préoccupé de la reconquête du Rwanda que de la victoire de l'APL de Soumialot? Il est certain que lors de l'attaque de septembre certains réfugiés tutsi des camps près de Bukavu tentèrent d'aider l'APL d'Olenga et qu'une dure répression s'en suivit.

La direction de l'APL par les Bakusu-Batetela s'exerçait sur deux plans: militaire et magique. Les principaux chefs militaires de terrains (Olenga, Lukale, Opepe) sont Tetela ou Kusu, ainsi que les principaux féticheurs et féticheuses, dont la célèbre Mama Onema. Olenga contrôle les 2 organisations, militaires et magiques. Pour des combattants presque désarmés et totalement exposés, la protection magique était jugée vitale. Olenga et les officiers Tetela en contrôlant la circulation des médicaments et l'accès à ces protections, s'assuraient une influence sur l'armée bien plus efficace que celle de l'obéissance militaire.

La cohésion de l'Armée Populaire et son efficacité ont été ébranlées par la remise en cause des trois facteurs qui avaient été à l'origine de ses succès: (1) Les défaites de Beni-Bukavu, mais aussi celles subies à Albertville, au Kasai, en Equateur et les massacres de Simba qui les ont accompagnés ont ruinés les croyances dans l'immunisation magique; (2) Les violences et les exécutions de civils, acceptées au début, mais devenues de plus en plus arbitraires, ont détourné la population des Simba; (3) L'hégémonie des Bakusu-Batetela a été contestée à partir de l'arrivée de Gbenye à Stanleyville et l'installation d'un gouvernement civil.

La rébellion perdit ainsi sa cohésion, sa force et son prestige. La guérilla remplaça la guerre. La reconquête par les forces gouvernementales commença ou plutôt se poursuivit. Elle se fera avec l'aide de mercenaires et des assistances militaires étrangères, mais dès juillet 1964 la rébellion était contenue et même repoussée par des forces congolaises: les gendarmes katangais du Colonel Eustache Kakudji au Nord-Katanga, les autorités coutumières des Basongye au Sud-Maniema et au Lomami, les soldats du Colonel Mulamba à Bukavu aidés par les Bashi du Mwami Kabare, etc...

## 6. 1964/1965 - 1996/1997: QUESTIONS POUR UNE COMPARAISON

On peut d'abord relever les **similitudes** les plus évidentes, tout en les nuanciant:

(1) Le nom de Kabila revient dans les deux rébellions mais avec un impact différent.

(2) C'est chaque fois à partir de l'Est du pays que les rébellions se propagent, mais le rôle du Burundi en 1964 est remplacé en 1996/1997 par celui du Rwanda de Kagame, et celui de la Tanzanie par l'Ouganda de Museveni.

(3) Les forces gouvernementales n'offrent presque aucune résistance tant en 1964, qu'en 1997 et s'enfuient en pillant, avec pour effet que la population accueille les rebelles en libérateurs. Ce phénomène est cependant beaucoup plus net en 1997 et touche presque toutes les ethnies. L'anti-mobutisme actuel semble plus mobilisateur que les espoirs liés jadis à une deuxième indépendance, tandis que les violences et les prédatations exercées par l'armée sont beaucoup plus fortes aujourd'hui.

(4) Les deux mouvements rebelles font usage de la violence, des exécutions sommaires et de la terreur, mais les cibles ont changé. En 1964 tous les détenteurs de pouvoir étaient visés; en 1996-97 ce sont les Hutu rwandais et tous ceux qui sont supposés être dans leur camp. A cet égard le mot génocide a pu être utilisé. En 1964 cela aurait été un contresens. La rébellion était avant tout sociale et politique.

Les **différences** entre 1964 et 1995/97 sont nombreuses et plus importantes que les similitudes:

(1) Aujourd'hui l'aide militaire extérieure du Rwanda et de l'Ouganda, est un facteur dominant dans le déclenchement et la conduite de la rébellion. Avant de devenir une guerre civile, la rébellion de l'Est du Zaïre fut une invasion et une occupation étrangères. Sa stratégie est définie à l'extérieur. Ses équipements militaires proviennent de l'étranger. La Russie, la Chine et les pays de l'Est qui fournissaient l'essentiel de l'aide militaire aux rebelles de 1965, sont absents de la scène en 1997.

(2) Le contexte international est non seulement différent, mais totalement opposé. Les Etats-Unis ont changé de camp. Ils soutiennent aujourd'hui et arment ceux qu'ils combattaient hier, et plus précisément Kabila. L'Afrique islamique, le Soudan en tête, sont passés du côté du régime de Mobutu. Il n'existe plus une Afrique radicale anti-coloniale de Casablanca contre une Afrique modérée de Monrovia encore plus ou moins sous dépendance coloniale, mais une Afrique sous influence américaine regroupant l'Afrique du Sud, les 3 pays à dominante tutsi de l'Afrique Centrale en plus de l'Ethiopie et l'Angola et une autre Afrique sous influence islamique. Même les "ex-gendarmes katangais" ou leurs descendants ont changé radicalement de camp. Ils rallient la rébellion de Kabila, après avoir été les meilleurs auxiliaires de la reconquête du Congo par Tshombe en 1964/65.

(3) Les pasteurs rwandais de l'Itombwe dont Guevara constate la neutralité en 1965 et qui collaborent ensuite avec l'Armée nationale contre la rébellion de Kabila en 1966/67, deviendront le fer de lance de celle-ci en 1996/97 sous le nom de Banyamulenge.

(4) Le recours aux pratiques d'immunisation magique était essentiel aux yeux des combattants de l'Armée populaire dont il assurait la cohésion et la pugnacité et palliait l'absence d'armement. Il semble aujourd'hui devenu totalement marginal. Les rebelles de 1996/97 sont non seulement bien armés, mais ils ont des cadres et des chefs formés et sélectionnés au combat en Ouganda et au Rwanda.

(5) L'hégémonie de l'ethnie Kusu-Tetela avec Olenga et Soumialot est remplacée par celle, plus discrète mais autrement plus efficace, des Tutsi zaïrois et étrangers de Kagame; mais celle-ci ne perdra-t-elle pas de son efficacité à mesure que les rebelles s'éloignent de leur base tutsi de l'est? Kabila aura-t-il le temps et les capacités de former ses propres cadres tant sur le plan militaire que politique? C'est la question dont dépend l'issue de son mouvement. Il sait qu'il ne peut plus compter sur les anciens cadres et militants du mouvement nationaliste de Lumumba; ils sont corrompus ou dispersés depuis 1965. Avec qui espère-t-il gouverner et administrer le Zaïre? Avec quoi pourra-t-il satisfaire les attentes de l'après-Mobutisme?